

*Propos intempestifs
sur le Tchouang-tseu*

JEAN LEVI

*Propos intempestifs
sur le Tchouang-tseu*

DU MEURTRE DU CHAOS
À LA RÉVOLTE DES SINGES

Édition revue et corrigée



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2016

Image de couverture: Lu Zhi, *Le Rêve du papillon*.
Tchouang-tseu, Ming Dynasty, xvi^e siècle. Encre sur soie.
© Éditions Allia, Paris, 2003, 2016.

Le caillou découvrit le caillou et dit: “Je me vois”, puis: “Qui m’a séparé de moi?”

Le caillou surpris répondit au caillou: “Tu es, comme moi un caillou. D’où viens-tu?”

Le caillou déçu dit: “Tu n’es donc pas moi? Nous n’avons pas la même voix.”

Le caillou lui répondit: “Puisque nous ne savons, l’un et l’autre, nous mouvoir, ici je suis toi; où tu es tu es moi.”

“Serons-nous, un jour, un seul caillou? Serons-nous, partout, le même caillou?”

Et le caillou dit: “Autour de la terre nous sommes la même pierre.”

EDMOND JABÈS, *Le Retour au livre*

LE MEURTRE DE CHAOS

UNE PARODIE COSMOGONIQUE

Pince-mi et Pince-moi sont dans un bateau...

Petit – je ne devais pas avoir plus de cinq ou six ans – j’avais l’habitude de jouer silencieusement dans la pièce commune où mon père travaillait. Un jour, il me souleva de terre, me jucha sur son bureau et me sortit des trombones des oreilles en s’extasiant du prodige. D’abord je ris, puis je protestai. Et, quand, imperturbable, il continua son manège de plus belle : “Mais regardez donc ce qui sort des oreilles de ce garçon. Une vraie usine à trombones !” je finis par fondre en larmes. Le jeu devait se renouveler maintes et maintes fois par la suite. Bien que je susse parfaitement de quoi il retournait, je pleurais comme un veau, inmanquablement, en voyant les trombones prétendument extraits de mes oreilles briller dans la paume de mon père. Toutefois, jamais je ne protestais ni ne me débattais quand il me soulevait de terre pour me poser sur la table. J’avais admis la chose comme inéluctable et pis, je crois que je la désirais. À la blague stupide des trombones est associée dans mon souvenir la devinette tout aussi stupide et cruelle de Pince-mi et Pince-moi. “Pince-mi et Pince-moi sont dans un bateau. Pince-mi tombe à l’eau, qui est-ce qui reste ? – Pince-moi” doit-on répondre. Alors on vous pince. Aïe ! On s’étonne, on s’insurge et l’on s’entend répondre hypocritement : “Mais c’est toi qui me l’as demandé !”

Je ne sais si c’est mon père qui me l’a apprise. Probablement non. Mais je l’ai transmise à mes

enfants. Elle est liée aux trombones. Toutes deux me procurent un malaise mêlé de plaisir secret. L'histoire de Chaos et de ses deux compères qui figure dans le *Tchouang-tseu* à la fin du chapitre VII est un peu de la même farine. Elle m'inspire en tous les cas des sentiments comparables. J'y devine une atteinte à l'intégrité de la personne. Elle raconte une agression du moi d'une grande violence, violence d'autant plus pénible que nous l'attendons. La sachant de toute façon inéluctable, nous la souhaiterions presque. Elle est dans l'ordre des choses.

Mais en voici sans plus tarder la traduction littérale :

L'empereur de la mer du Sud était Chou, l'empereur de la mer du Nord était Hou, l'empereur du milieu était Houen-touen. Comme chaque fois qu'ils s'étaient retrouvés chez Houen-touen celui-ci les avait reçus avec la plus grande aménité, Chou et Hou se concertèrent sur la meilleure façon de le remercier de ses bontés : "Les hommes, déclarèrent-ils, ont sept ouvertures pour voir, entendre, manger, respirer. Lui seul n'en a aucune. Et si on les lui perceait ?" Chaque jour ils lui perforèrent un orifice. Au septième jour Houen-touen avait rendu l'âme¹.

Peut-être la fascination de la parabole du *Tchouang-tseu* tient-elle aussi au caractère éminemment prévisible du dénouement. Nous savons dès le début que l'aventure ne peut que mal se terminer pour Houen-touen, de même que nous pressentons dès la première phrase de la blague

1. *Les Œuvres de Maître Tchouang*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2006. Cf. VII, p. 69.

ce qui va advenir. Nous attendons avec impatience et appréhension le moment de “nous faire pincer” au propre et au figuré dès lors que nous avons accepté d’entrer dans le jeu.

La fable de Chaos fait miroiter l’espoir d’une résolution possible de l’énigme posée par l’absurdité des réactions de chacun des protagonistes. Ces réactions en disent en réalité beaucoup plus que ce qu’elles semblent dévoiler d’ambigu dans les rapports humains. À travers elles c’est la question même de l’Être qui est en jeu. Le paradoxe tient à ce que l’indigence de l’intrigue en garantit la profondeur, et ce dans la mesure même où elle est à l’image de la futilité de nos manigances. Un peu à la façon des histoires de rabbis d’Ernst Bloch, elle semble détenir la clé universelle de la foule des petits faits quotidiens dont chacun est comme une trace, qui, ajoutée aux autres, permet de saisir le sens caché de la création et d’accéder à la domination du réel. Mais cela ne demeure jamais qu’une promesse, car la vérité que la fable semble annoncer se dérobe au dernier moment. Nous ne connaissons jamais le mot de la fin. Chaos meurt sans parler – il est dans son rôle. Il ne nous reste que l’écho des paroles insipides et brutales des deux zigotos qui font vibrer à nos tympan l’inanité de la *vox populi*.

Je sais que le récit de Tchouang tseu devrait me permettre de découvrir le pourquoi de ma réaction d’enfant, non pas que j’attache de l’importance au travail d’analyse et de déchiffrement du moi qu’il pourrait favoriser, mais parce que, au-delà de cette révélation somme toute triviale, il veut nous dire quelque chose d’essentiel sur l’intériorité – ou plutôt sur le rapport entre l’intériorité et l’extériorité. Pourtant, toujours comme dans

les *Traces* d'Ernst Bloch, personne, ni le conteur, ni l'auditeur, ni encore moins les protagonistes ne peut saisir tout ce que l'histoire contient. Il restera toujours en elle une part d'obscurité qui à la fois nous émerveille et nous déçoit. C'est pourquoi d'ailleurs elle est de même nature que la blague ou la devinette qui fait rire ou pleurer – c'est selon. Certes, dans le cas du *Tchouang-tseu* chacun comprend que le récit, qui ferme le premier livre, "ésotérique" – *nei* –, fournit le cœur de la doctrine du philosophe et que ce cœur ne peut s'exprimer que sur le mode ambigu d'une fable sans morale, car celui qui aurait pu la tirer, d'abord ne peut pas parler et ensuite, quand on lui donne les moyens de s'exprimer, se trouve réduit au silence, si bien que le caractère énigmatique et décevant de l'anecdote est partie intégrante de sa signification. Ce qui justifie que quelque chose demeure à jamais caché.

Le contraste entre le ton anodin de la fable et les répercussions tragiques de l'acte invite à chercher dans des récits parallèles, autant que dans l'histoire elle-même, la grille de son déchiffrement. Si elle incite à sortir de son cadre, c'est qu'elle transgresse d'emblée ses limites. Elle vaut comme symptôme, mais un symptôme qui serait son propre indice. Elle indique une direction mais n'en dit pas plus que sa bizarrerie. Elle nous force à dresser l'oreille et à nous dire "mais que se passe-t-il au juste, de quoi s'agit-il?" Une inquiétude froisse la surface du texte et y provoque une déchirure, celle-là même qui frappe le héros et qui devient alors mise en abyme de la déchirure dont nous sommes, par contrecoup, les victimes – à moins que ce ne soient les bénéficiaires – selon que l'on considère comme un mal ou comme un bien de

voir se déchirer le voile de ses illusions quant à la perfection du cours du monde. La faille, d'abord minuscule puis qui s'élargit jusqu'à se transformer en une béance existentielle, est ouverte par le stilet d'une inquiétude insidieuse qui agit avec la dextérité suspecte d'un chirurgien esthétique. Nous éprouvons une sorte de trouble à la lecture de cette histoire cosmologico-cosmétique. Nous le mettons d'abord, un peu hâtivement, sur le compte de l'indigence, comme dans celle, véritablement lamentable, de Pince-mi et Pince-moi ou dans le geste de tirer des trombones des oreilles d'un jeune enfant. Mais c'est juste une impression née d'un examen superficiel ; le sentiment de rester sur notre faim provient d'un excès. L'histoire semble vide en raison de son trop-plein. Bien que succincte, elle cumule des strates à la façon d'un mille-feuille. Elle met en scène des récits parallèles ; elle étage les plans ; elle mobilise les références littéraires ; elle multiplie les masques et les faux-semblants ; elle fait défiler les points de vue ; elle joue sur la variété des registres. Elle se déborde elle-même à chaque instant. En elle convergent tous les fils de la réflexion de Tchouang tseu pour former comme le nœud de la signification du livre.

Le drame cosmético-cosmologique

La mort de Houen-touen a tout d'un drame bouffon. Chou, Hou, Houen-touen... ce sont des sobriquets, des noms de comédie ou de carnaval. Ils qualifient les protagonistes dans leur être intime. L'empereur de la mer du Sud est *chou*, "pressé" comme l'empereur de la mer du Nord est *hou* "brusque" et l'empereur du Centre est *houen-touen* "confus". *Chou* et *hou* suggèrent une action intempestive et bâclée. Ils évoquent

un mouvement preste, fulgurant. Ils font vibrer le sifflement de la flèche ou le crissement d'une souple lame d'acier qui s'abat en fendant l'air avant de lacérer les chairs. Appliqués à une disposition d'esprit, à un tempérament, ils désignent alors l'étourderie, la fiébrilité, l'agitation. Un équivalent français du nom des deux compères pourrait être "Par-ci" et "Par-là"¹. On pourrait encore suggérer "Illico" et "Presto" qui traduisent le sens en conservant le ton de la farce.

Seul au centre, Houen-touen est flanqué de part et d'autre des deux énergumènes qui l'encadrent et marquent la multiplicité composée des Pôles face à l'unicité compacte et refermée sur elle-même du Milieu. Le contraste est souligné par le fait que les deux ont, comme tout un chacun, des ouvertures alors que seul Houen-touen n'en a pas (le texte prend soin d'insister sur ce caractère exceptionnel il est réellement unique – *tu*). L'antinomie se répercute dans les sonorités. Les souverains des orientes portent des noms monosyllabiques qui contrastent avec les voyelles redoublées et traînantes de Houen-touen. Ce terme se rattache à une famille de mots archaïques tibéto-birmans à double consonne initiale *ki*, dont la disjonction ne s'est opérée que partiellement, en sorte qu'il forme comme deux renflements vocaux soudés entre eux à la façon d'une calebasse acoustique. La calebasse, *hou-lou*,

1. Ainsi que le propose Jean François Billeter dans la traduction du passage qu'il donne dans ses *Leçons sur Tchouang-tseu*, un admirable petit livre qui renouvelle entièrement les études sur cette œuvre et après lequel on ne peut plus écrire de la même manière sur le *Tchouang-tseu*. (Paris, Allia, 2001, 2016, p. 103-104.)

est, avec l'outre, l'une des représentations possibles de l'indistinction primordiale, du chaos. *Chou* et *hou* s'associent pour former le composé *chou-hou*. Chou-hou désigne, dans la mythologie, un serpent à neuf têtes, maître ou personnification de l'orage. Le vocable *chou-hou* évoque le flamboiement de la foudre ou la rapidité de l'éclair. La paire Chou-Hou fait le parfait contrepoids du singulier Houen-touen. L'un est l'indistinction, le méli-mélo, le tohu-bohu, la forme confuse et brouillée mimée par la réitération enchaînée des finales tandis que l'autre est l'action rapide et brouillonne qui y met un terme et donne naissance au pullulement des êtres distincts répercuté jusque dans les sonorités sécables des morphèmes.

Gourde, éclair, entités divines, opération chirurgicale, il y a là tous les ingrédients d'une histoire sauvage et primordiale, qui ferait les délices d'un René Girard. Et de fait, la fable de la mort de Chaos récupère un vieux bric-à-brac mythique dont l'aire de diffusion est très vaste. Elle s'étend sur toute l'Asie orientale et sud-orientale à travers les variantes du mythe de P'an-kou et du cycle de Fou-hsi et Niu-koua.

Le premier de ces récits, simple et grandiose comme une légende aztèque, explique la création du monde par un auto-sacrifice. Issu de l'œuf cosmique primordial formé par le ciel et la terre alors étroitement unis en un tout, le démiurge P'an-kou s'emploie à les séparer, et une fois sa tâche achevée, meurt, se transforme, et tandis que son cadavre, en se décomposant, donne naissance à notre monde, avec ses fleuves, sa végétation, ses phénomènes atmosphériques et ses luminaires qui constellent la voûte céleste. La fable du *Tchouang-tseu* ramène